

# GUIGNOL ILLUSTRÉ

RÉDACTION  
32, rue Impériale, 32

Journal patriotique, paraissant le Samedi.

ADMINISTRATION  
2, rue de l'Annonciade, 2

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Rédacteur en Chef: **LEGION**

On ne reçoit pas d'abonnements.



BIBLIOTH  
DE  
LYON

gnol, mon ami, une bande de malfaiteurs s'est  
dans le magasin, j'ai besoin de toi pour les  
n'y est bargeois; ousqu'y sont, les pillereaux,  
écrabouille ?  
ends, attends ; ils sont armés jusques aux dents,  
rables, je vais te donner un fusil.  
! quelle chance ; un fusil qui tire ?  
ui ; sais-tu t'en servir, au moins ?

— C'te bêtise ! Donnez seulement ; vous n'allez voir  
ce rigodon qu'y vont danser.  
— Ah ! c'est qu'il est terrible, le fusil que je te prête...  
— Tant mieux, lâchez-le moi un peu.  
— Fabriqué à Saint-Etienne...  
— Oh ! j'y connais ben ; donnez donc.  
— Nouveau modèle...  
— Ça m'est ben égal ; amenez-le toujours.  
— Fais bien attention, au moins, de ne pas déranger  
les ressorts...

— J'sers pas rien de nourrice, nom d'un rat ; faites  
donc voir.  
— C'est qu'il m'a coûté bien cher, et si tu le déter-  
riorais...  
— Mais, mon pauv' bargeois, vous n'êtes ben trop pa-  
tet ; si vous lambinez comme ça, les bringands n'auront  
ben le temps d'emporter toute la boutique. Donnez-donc  
vite ce fusil.  
— Tu as raison, mon ami, tu as raison ; tiens... prends  
d'abord ce bâton, en attendant.

LES AFFICHES OFFICIELLES

Z'enfants, si voulez reluquer un mami emmiellé, eh ben ! vous avez rien qu'à me fisquer entre les deux yeux : je le sis en plein. Faut pas rien vous imaginer du moins que c'est par rapport aux Prussiens que je me démarcoure le tempérament comme ça ; ah ! ouait, je m'en fiche pas mal de ces mangeurs de choucroute, qu'y lâchent moyen de s'amener seulement, c'est moi que me charge de les recevoir compagnons. J'ai sus ma sus-pente une vieille tavelle de mon grand, avé quoi je leur saraboulerai le coquelichon tant qu'y s'abouseront comme de melettes. Et pis vous n'êtes ben là pour un coup, vous autres, et pis aussi Notre-Dame de Forvière, que nous laissera pas piautrer par ces parpaillots.

Non, ce que m'embête, que me sigogne, que me tarabuste, que me dépontèle des quatre coins, c'est toutes ces affiches qu'y cognent de partout sus tous les murs. Du guiable sy ont z'y peut décapiller quèque chose, c'est de z'affaires pour embarlificoter le pauvre monde, ben sûr. On peut pas se banbanner un mement par les rues sans que n'y oyent de ces grands papiers blancs, que vous font loucher. Les afficheus font rien que courir toute la journée avé leur gerlot et leur grand pinceau. Le matin, le soir, à midi, toujours de colle sus les murs, et pis encore de colle, tant que n'y a de quoi s'en tourner en bourrique. Y semble quasiment que c'est fini, qu'y z'ont plus de racontage à nous coller ; je l'en fiches, le lendemain ça recommence comme si de rien n'était, et allez, v'lan ! en veux-tu en velà, de dépêches à-la-trique, de redonnances, de porclémations et le reste. Et pis encore si c'était de z'histoires vraies, là, pour de bon, à la bonne heure ; mais c'est rien que de cancorneries, de cancannages de la platte que font rien que mettre le monde en dépense. Maginez-vous ce qu'y m'est arrivé l'autre jour. Je rencontre Gnafron au tournant de la rue de l'Enfant qui-pisse, là vers Saint Côme, que me dit commé ça : — Vons boire pot, Chignol ? — Ah ! te m'embêtes, que je l'y rebrique. — Allons donc, viens donc, patet. — Je te dis que je peux plus avaler ; j'ai de Prussiens dans le cognolon que m'étranglent. — C'est ben justement que faut les faire passer ; moi je n'en ai 40,000. — Qué que te chantes donc, avé tes 40,000 ? — Eh ben oui ! te sais donc pas, toi qu'esses dans la journalisterie, nous avons f...iché 40,000 Prussiens abouchon. — Quarante mille Prussiens à la renverse ? — Vouï, que je te dis, arregarde donc l'affiche... C'était bien écrit, en lettres moulées, avé l'étiquette : Empire français, prefecture du Rhône. Et pis, en dessus, le sous-parfet de Verdun qu'avait tout appinché avé une lunette à pied, 40,000 Prussiens a bas ! Je vous demande un peu, après çà, les gones, si j'avais soif !

Nous velà partis au Cornard, avé Gnafron, nous buvons pot. Ça va bien ; là dessus y n'entre un ancien moder, que venait de la place de la Charité, ouisque le monde n'étions à cuchon à la porte de Mame Chanoine, qu'imprime le Progrès et pis les papiers de l'autorité, et qu'on disait qu'elle avait une autre dépêche ouisque que nous avions rencogné 80,000 Prussiens dans la Demoisellé, une rivière du pays, comme qu'y dirait en Saône. Quatre vingt mille Prussiens, nom d'un rat, ça valait ben deux pots pour nous et pis un autre pour le moder.

Après çà, y s'amène un m'sieu cossu, que nous raconte que le prince de la Prusserie n'avait demandé de remissessice et qu'on n'avait pas voulu l'y en donner. Je sais pas rien ce que c'est que c'tespece de remisses, c'est p'têtre une nouvelle invention, mais j'ai pas fait semblant de rien avé ce bargeois, que m'aurait trouvé trop borniclasse ; et pis je comprenais ben que les Prussiens ne pouvions plus faire marcher le battant de la guerre et qu'y n'avaient cané finalement. Bon, nous relîchons encore, nous celebrons notre gloire, là, en bons cetoyens, quoi, si tellement, qu'en nous allant, Gnafron me disait : — Arregarde voir un peu ces irluminations.

Moi aussi, je voyais tout plein de z'étoiles, les becs de gaz me tournaient autour comme de fiardes, que ça me fesait l'effet d'artifice du 15 août. Enfin, je sais pas comme ça s'est fait, si nous ons parlé de Lantillon, si j'ai cassé un carreau de vitre, si nous ons chanté trop fort la Mère Godichon, mais enfin nous nous sons fait rencogner au poste le restant de la nuit ; mais, après tout, c'est pas une affaire, on peut ben, nom d'un rat, quand on est Lyonnais, on peut ben se faire flanquer en prison pour l'honneur de la patrie.

Mais velà l'embêtement, le lendemain, c'était plus ça ; je m'étais soulé, je m'étais fait empoigner par la police, j'avais mangé tout l'argent du ménage, et pis pas plus de 40,000 Prussiens que dans ma poche. Mais enfin, le sous-parfet de Verdun, il est ben dans les autorités, eh ben ! pourquoi donc qu'y fiche comme ça le monde dedans ? Et pis, Mame Chanoine, qu'imprime le Progrès et les papiers de l'autorité, elle a ben de joignements avé la prefecture, p'têtre, pourquoi donc qu'elle met de frimes dans ses imprimaisons ? Je demande, moi, qu'on y flanque de z'amendes et de dommages intérêts toutes les fois que ça lui tornera à arriver. Allez ! v'lan ! ça leur apprendra à gagner de l'argent en trompant le pauvre monde.

JEAN GUIGNOL.

BULLETIN DE LA GUERRE

Une nouvelle phase du théâtre de la guerre vient de se dérouler dans la semaine ; commencée sous des auspices défavorables, elle s'est définitivement terminée à notre avantage.

Après le double échec du 6, il était encore possible d'empêcher la jonction des deux armées Prussiennes en défendant la ligne des Vosges avec de faibles corps et en dirigeant contre l'armée du prince Charles des forces prépondérantes formées par les corps demeurés intacts et qui l'auraient facilement écrasée et rejetée au-delà de la frontière. Le moment d'hésitation et de trouble qui suivit la victoire, permettait aux vaincus de reprendre l'offensive avec un succès certain ; ce parti ne fut point adopté, et avec une grande armée, presque intacte, on se détermina pour la retraite. Elle s'effectua sur tout le front de l'armée ; la ligne de la Sarre fut d'abord abandonnée, on sereplia sur Metz ; la ligne de la Moselle elle-même ne parut pas suffisante pour servir de base à de nouvelles opérations. Pendant ce temps, l'ennemi, qui avait d'abord manifesté quelques hésitations, se remit bientôt à profiter des avantages que lui donnaient nos mouvements. Il s'agissait pour nous de gagner notre nouvelle ligne d'opérations et de ne point livrer bataille avant d'avoir réuni toutes les chances de succès. L'ennemi, au contraire, devait chercher à nous prévenir et à nous forcer au combat dans des conditions désavantageuses. Ici encore, il faut en convenir, et à en juger par ce que nous savons des événements, la suprématie de l'état-major prussien s'est manifestée comme précédemment.

Le 14, une partie de notre armée était attaquée vivement à Pange, dans son mouvement de retraite qu'elle exécutait néanmoins jusque sous les murs de Metz, en faisant éprouver à l'ennemi des pertes sensibles.

En même temps, le prince Frédéric-Charles, par un mouvement audacieux, passant du centre à l'aile gauche, se portait vivement dans la direction de la Meuse et devançait l'armée française pour chercher à lui couper sa ligne de retraite. De l'autre côté, les 80,000 hommes de l'armée de Steinmetz descendaient la vallée de la Moselle, ayant franchi la frontière dans la nuit du 11 au 12 et menaçaient notre aile gauche. Par suite de ces mouvements, l'armée française se trouvait cernée des deux côtés ; c'est pour se dégager de cette étroite qu'elle livra, avec l'héroïsme et la solidité qu'on lui connaît, les combats du 15 et du 16 sur une étendue de plusieurs lieues. Ses efforts ont été couronnés de succès, malgré l'habileté de l'ennemi et la supériorité de ses forces, notre ligne de retraite a été dégagée ; à l'heure même où nous écrivons, nous ne pourrions même dire si la faute commise par nos généraux n'est pas devenue l'occasion pour nos troupes d'une brillante victoire qui renverserait tous les plans de l'ennemi et amènerait un changement complet dans la marche ultérieure des événements.

FOLLARD.

Le roi de Prusse a adressé l'autre jour une proclamation aux Français résidants sur le territoire envahi. J'y relève la déclaration suivante par laquelle il croit sans

doute excuser les faits monstrueux de pillage et de banditisme auxquels ses hordes se livrent sur les personnes et les biens de nos concitoyens :

« Je ne fais point, dit-il, la guerre aux Français mais au gouvernement de l'Empereur et à ses soldats. »

Les soldats sont nos fils et nos frères. et derrière eux vous nous trouverez tous armés et prêts à les venger. Si vos espions vous parlent de scissions entre nous. Ils sont aveugles et vous mal renseigné. Vous faites fausse route, si vous comptez sur des dissentiments politiques. Viennent le jour du combat et vous nous verrez tous unis contre vous.

Après la victoire, nous arracherons de notre verger les arbres qui n'auront point donné les fruits promis et alors espérés ; mais encore, sachez-le bien, nous n'acceptons pas vos services pour faire cette besogne.

G. DUBRAY.

L'AUTRE SOIR

Une bande de jeunes mobiles traverse la ville en chantant des hymnes guerriers ; une dame voilée, regagnant seule sa demeure, s'arrête pour écouter la fin de ce couplet du Chant du Départ :

UNE FEMME :

Nous vous avons donné la vie,  
Guerriers, elle n'est plus à vous ;  
Tous vos jours sont à la patrie ;  
Elle est votre mère avant nous.

TOUS EN CHŒUR :

La République nous appelle,  
Sachons vaincre ou sachons périr ;  
Un Français doit vivre pour elle,  
Pour elle un Français doit mourir ; } bis.

LA DAME VOILÉE :

— Elle est leur mère avant nous et pour elle un Français doit mourir.

Un souvenir passa sur son cœur et dans ses yeux vint une larme.

Elle venait de voir au milieu de tous ces jeunes gens l'image de son fils, mort il y deux mois à l'hôpital militaire d'Oran.

Elle le revoyait tel qu'au jour de son dernier départ ; il était alors fourrier au 2<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, où il s'était engagé volontairement. Le métier lui plaisait fort et convenait à sa riche et belle nature. Robuste comme son père, doux et bon comme ses sœurs, quel beau sort il aurait eu, quels beaux rêves ils avaient faits tous pour lui ; hélas ! quel réveil.... Ses chefs l'estimaient, le sachant déjà valeureux ; il n'avait pas vingt ans. Hélas ! pourquoi n'est-il pas resté au foyer paternel où tant de cœur le chérissaient.

EUX :

Mourir pour la patrie, (bis)

C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie. (bis).

ELLE :

— Le sort le plus beau, le plus digne d'envie !

Quelle belle tournure il avait sous son uniforme de sous-officier. Comme ses sœurs avaient été fières de lui et de son avancement, dont le père ne manquait jamais de souligner la rapidité. Le pauvre chéri, en nous quittant, presque joyeux de retourner là-bas, nous disait qu'il ne reviendrait plus qu'avec une hongroise sur le bras et nous rassurait tous en disant que ce serait tôt. Hélas ! il n'est pas revenu, il ne reviendra plus.

EUX :

Nous entreront dans la carrière  
Quand nos aînés n'y seront plus ;  
Nous y trouveront leur poussière  
Et la trace de leurs vertus ! (bis).

ELLE :

— Ils entreront dans la carrière quand leurs aînés n'y seront plus !

Comme il eût été heureux de partir avec ces jeunes héros ! Un jour, il discutait avec son père les chances de la guerre, et je me souviens de son animation à

l'idée qu'un heureux sort désignerait un jour son régiment pour aller au feu ; comme il me voyait craintive et blâmant ces espérances, moi de m'embrasser et de me dire : — Ne crains rien, mère, j'ai comme un pressentiment que je ne mourrai pas d'une blessure de l'ennemi, et alors pour moi la guerre est une occasion de me distinguer et d'obtenir les grades que j'ambitionne. Mon pauvre André disait vrai : une méchante fièvre l'a emporté en dix jours. Il n'a jamais vu le feu.

EUX :

Nous, amis, qui loin des batailles  
Succombons dans l'obscurité,  
Vouons du moins nos funérailles  
A la France ! à sa liberté !

ELLE :

— Les funérailles de mon fils n'ont servi ni à la France ni à la liberté. Qu'ils doivent être heureux, ceux-ci, d'aller à la mort pour son triomphe.

L'Eternel me l'avait donné. — L'Eternel me l'a repris, que son saint nom soit béni.

*Elle s'éloigne.*

EUX :

Tapons sur la Prusse,  
La Prusse, la Prusse,  
Tapons sur la Prusse, la Prusse et les Prussiens.

DENIS.

## MITRAILLEUSES

Un épisode non relaté de la visite du général Changarnier à l'Empereur :

« L'Empereur, en allant au-devant du général qui entrainait, glisse sur le parquet et tombe presque aux genoux de son honorable visiteur ; Changarnier de l'aider à se relever en lui disant :

— « Sire, relevez-vous ; on nous voit, et l'on pourrait croire que je vous pardonne. »

« Je crois que la vie des soldats est assez chère pour ne pas l'exposer en mettant à leur tête des chefs inexpérimentés. »

(*Lazare Hoche, circulaire du 5 octobre aux généraux de l'armée de la Moselle.*)

Paul de Cassagnac, Lissagaray et Robert Mitchel sont à la frontière. Quand y verrons-nous les fils Hugo, si jaloux de la liberté de leur pays ?

Correspondance Havas, 14 août, 2 h. 1/2 :

« A partir de Moulins-lez-Metz, à 5 ou 6 kilomètres de cette ville, nous avons rencontré un énorme convoi en marche, transports, ambulances, chariots, vivres, munitions, les fourgons et les chevaux de la maison impériale, et au milieu de tout cela, le prince Napoléon, en costume de général et à cheval. »

Le prince Frédéric-Charles se dirigeait vers Château-Salins et Frouard avec l'armée de la droite.

Le prince Royal était devant Metz avec l'armée du centre.

S. A. I. le prince Napoléon, conduisait les bagages vers Etain. — N'ajoutons pas de commentaires.

Le prince Pierre Bonaparte est parti pour la Corse, après avoir loué sa villa d'Auteuil ; il ne sait donc tirer que sur nos enfants désarmés.

On nous communique l'extrait suivant. Nous le transmettons au *Progrès*, qui pourra l'insérer à la suite de son récit de l'arrestation du général Frossard :

« Il court à Verdun, dans le quartier de la sous-préfecture, un bruit qui se confirme de plus en plus et d'après lequel le maréchal Lebœuf, dès les premiers jours de la campagne, aurait été enlevé par l'ennemi dans une reconnaissance et remplacé subrepticement par un officier qui a, jeu merveilleux de la nature, une ressemblance frappante avec notre ex-ministre de la guerre. On s'explique dès-lors l'insuccès de nos premières opérations. »

Cette nouvelle, émanant d'une source quasi-officielle, n'est donnée que sous toutes réserves.

Des groupes se présentent chaque moment aux bureaux télégraphiques de toutes les villes allemandes demandant si la révolution a éclaté à Paris.

Allons ! vaillants soldats de la démocratie, amants jaloux de la liberté, qui déclamez sans cesse contre l'oppression que subissait la France, ne laissez donc à aucun dictateur le soin de nous sauver. Montrez donc qu'à l'heure actuelle vous ne combattez qu'eux. Et vous, Amoureux et Ducasse, Flourens et Allix, ne retrouverez-vous point devant les Prussiens votre ardeur des clubs et nous laisserez-vous croire que toute votre bravoure et tout votre courage ont été dépensés jadis en face des agents de police assistant à vos réunions.

Allons, citoyens, aux armes ! et à la frontière !!

Les journaux allemands font une remarque pénible pour nous parce qu'elle est juste. Ils s'étonnent du train énorme que mène l'état-major général français et dont ils ont pu juger par les bagages tombés entre les mains des Prussiens à Wœrth. Vingt-six mulets pour les bagages du maréchal de Mac Mahon ! disent-ils, des moules à pâtisserie dans les cantines ! mais notre prince royal n'a pas plus d'équipage que le dernier officier, une valise et rien de plus.

En échange de l'envoi de notre premier numéro, l'ermite de Guernesey nous honore en nous adressant la lettre suivante, que nous nous empressons de publier :

Hauteville-House, 12 août 1870.

Monsieur,

Amoinrir les fatigues de nos soldats-engins est chose utile. Il appartient à la sœur de charité-intendance de le faire.

Panser les blessures est humain et besogne de l'homme-chirurgie. Soulager la misère des veuves et des orphelins est un devoir. C'est à l'Etat-coffre-fort qu'il incombe.

Panser le cœur après le corps, consoler la veuve, la mère et les petits enfants, appartient au poète.

Je le ferai.

Annoucez, Monsieur que je mets à la disposition du Comité de secours 500 exemplaires des *Chansons des Rues et des Bois*.

Mes fils Maurice et Vacquerie offrent de même 100 exemplaires de leurs œuvres.

A vous, le nouveau-né du verbe vulgarisateur, les souhaits du patriarche de la pensée.

Victor Hugo.

## LYON AU CAMP DE SATHONAY

Oh ! le beau spectacle ! Le vent souffle du Nord ; une odeur de poudre s'épand dans l'air, des grondements sourds font trembler le sol, le vieux lion s'éveille, se dresse sur ses membres musculeux, prête l'oreille aux bruits des combats, il aspire de ses larges narines l'air imprégné de salpêtre et secoue violemment son ardente crinière. C'est le Lyon nonante-trois, qui, pendant 90 jours s'est tenu debout et invincible contre les 60,000 hommes de la Convention ;

nous l'avons revu dimanche. C'étaient bien les dignes fils de leurs pères, ces jeunes gens de toutes les classes sociales, animés du même enthousiasme pour le salut de la patrie et le triomphe de la liberté.

LÉGION.

Voici la composition des bataillons de la garde mobile du Rhône avec indication des baraques occupées par eux (voir le plan à la page ci-contre).

1er bataillon (2,280 hommes), occupant les baraques numéros 4, 5, 6, 7, 9, 10, 11, 13, 15, 16, 17 et 18 :

1re compagnie, l'Arbresle ; 2e compagnie, Condrieu ; 3e compagnie, Givors ; 4e compagnie, Mornant ; 5e et 6e compagnies, St-Laurent-de-Chamousset ; 7e compagnie, St-Symphorien-sur-Coise ; 8e compagnie, Vaugneray.

2e bataillon (2,280 hommes), occupant les baraques numéros 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 29, 30, 31 et 32 :

1re compagnie, Limonest, centre d'exercice à Limonest ; 2e, 3e et 4e compagnies, 1er arrondissement de Lyon, centre d'exercice au fort Montessuy ; 5e et 6e compagnies, 4e arrondissement de Lyon, centre d'exercice au fort de Cuire ; 7e compagnie, 5e arrondissement de Lyon-Vaise, centre d'exercice au fort St-Iréné ; 8e compagnie, Neuville.

3e bataillon (2,140 hommes), occupant les baraques numéros 33, 34, 35, 37, 39, 40, 41, 43, 44, 45 et 46 :

1re, 2e et 3e compagnies, 2e arrondissement de Lyon-Perrache, centre d'exercice au fort Lamotte ; 4e et 5e compagnies, 3e arrondissement de Lyon-Guillotière, centre d'exercice au fort de Villeurbanne ; 6e compagnie, 6e arrondissement de Lyon-Brotteaux, centre d'exercice, au fort des Brotteaux ; 7e compagnie, St-Genis-Laval, centre d'exercice au fort Ste-Foy ; 8e compagnie, Villeurbanne, centre d'exercice au fort de Villeurbanne.

4e bataillon (2,040 hommes), occupant les baraques numéros 47, 48, 49, 50, 51, 53, 54 et 55 :

1re compagnie, Anse ; 2e et 3e compagnies, Beaujeu ; 4e compagnies, Belleville ; 6e compagnie, Monsols ; 7e et 8e compagnies, Villefranche.

5e bataillon (2,190 hommes), occupant les baraques numéros 57, 58, 59, 60, 62, 68, 65 et 66 :

1re compagnie, Bois-d'Oingt ; 2e et 3e compagnies, Lamure ; 4e et 5e compagnies, Tarare ; 6e, 7e et 8e compagnies, Thizy.

Artillerie, 2 batteries (550 hommes), occupant les baraques numéros 67, 68, 69 et 70 :

1re et 2e batteries, Lyon.

Pontonnières, 2 compagnies (550 hommes), occupant les baraques numéros 71, 73 et 75 :

1re et 2e compagnies, Lyon.

## THÉÂTRES

Un instant, les représentations au théâtre des Célestins ont été interrompues ; un instant nous avons été heureux ; mais hélas ! ce bonheur a été de courte durée. Une note insérée dans les journaux quotidiens est venue nous apprendre que les artistes réunis allaient donner une série de représentations pour soulager leurs infortunes. N'y en a-t-il point d'autres à soulager en ce moment ?

MM. Léon Chevreau et Camille Doucet ont décidé l'autre jour que la fermeture des théâtres assombrirait les esprits et que nous n'en sommes pas encore à nous couvrir la tête d'un cilice, soit ; mais enfin, dans tout le répertoire du théâtre français, n'y a-t-il point d'autres pièces patriotiques que *Paillasse* ?

Allons ! Messieurs des Célestins, si vous en êtes réduits à jouer de pareilles choses, à l'heure actuelle, et si vous n'avez que votre état de dénûment pour excuse, allez au camp de Sathonay, vous aurez un franc par jour et les balles qui se logeront dans vos poitrines n'auront point frappé quelque bon patriote, nous vous en serons reconnaissants.

N.

LYON AU CAMP

DE SATHONAY



Nous entrerons dans la carrière  
 Quand nos aînés n'y seront plus ;  
 Nous y trouverons leur poussière  
 Et la trace de leurs vertus ! (bis).  
 Bien moins jaloux de leur survivre  
 Que de partager leur cercueil,  
 Nous aurons le sublime orgueil  
 De les venger ou de les suivre !

Aux armes, Citoyens !  
 Formez vos bataillons,  
 Marchons, marchons,  
 Qu'un sang impur abreuve nos sillons

Vionville, Pange.  
 Freischwiller, Forbach.  
 Wissembourg, Saarbruck.  
 Champoulet, Montmirail, Waterloo.  
 Hanau, Leipsig, Dresde.  
 Iéna, Auesrtaed, Altenkirchen.  
 Fleurus, Hastembeck.  
 Closter-Seven.  
 Friedlingue, Fontenoy.  
 Denain, Turkeim.  
 Altenheim, Sintzein.  
 Fribourg, Nordlingue.

